

Cinquante-septième année

Juillet 1879.

# LE JOURNAL DES ENFANTS





## EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

Les costumes d'enfants sont en lainage uni, en lainage fantaisie : chinés, rayés, granités, en deux ou plusieurs couleurs; il y a les mohairs, le beige souple et fin, les valenciens et des tissus imprimés genre Pompadour. Les cretonnes, fond bleu ciel semés de petits bouquets multicolores, sont charmantes pour fillettes. Pendant les mois chauds la jolie *toile zéphir* rose, bleu pâle et bleu gendarme. Les *toiles* grises, bleu national, sont aussi en grande faveur; ces dernières se garnissent de biais de couleur ton sur ton, c'est-à-dire qu'on orne le bleu foncé avec des biais bleu pâle et réciproquement. La toile grise et la toile bleue se brodent au passé et en soutache. Les galons font bien sur les lainages; ils sont de la nuance du fond ou d'une des nuances des rayures ou des petits dessins.

Les dentelles torchon ou de Cluny conviennent aux robes simples; la dentelle bretonne est réservée aux robes élégantes de batiste, de foulard, de mousseline de couleur. Les bandes brodées à l'anglaise, celles brodées à l'anglaise mélangées de plumetis, les dentelles de couleur et les boutons fantaisie apportent leur concours aux ornements de costumes de fillettes.

### GRAVURE COLORIÉE

N° 1. — Petite fille de 3 à 4 ans. — Robe en mousseline brodée, posée sur un dessous en faille bleue. Le devant est orné comme le dos avec des entre-deux et garnitures formant plastron.

N° 2. — Petit garçon de 4 à 5 ans. — Costume en couil, composé d'une jaquette droite derrière, et ouverte devant sur un gilet boutonné; jupe pareille, plissée à la manière écossaise.

N° 3 et 5. — Costume de petite fille, représenté devant et dos. Sorte de long paletot, complété par un volant tuyauté, cousu à l'envers de manière à simuler une jupe. Le devant est orné avec de grands revers et des biais en faille ou velours; le dos, à plusieurs coutures, est garni d'un pli crevé placé dans l'échancrure de la couture du milieu. (Voir la feuille des patrons.)

N° 4. — Costume de petite fille. — Forme simple et très-commode pour la campagne. Ce costume est en toile et garni de lacets. Il se compose d'un fourreau-veste recroisé devant, avec double rangée de boutons et boutonnières; petit col avec cran de revers; au bas de cette longue veste ou fourreau on coud une petite jupe plissée. Echarpe en mousseline de laine nouée derrière. (Voir la feuille des patrons.)

N° 6. — Petit garçon de 7 à 8 ans. — Costume en drap gris; pantalon serré au genou, veston et gilet.

### GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

*Modèles de tabliers d'enfants de la maison  
Genévoix, 9, rue du Dauphin.*

N° 1. — Tablier en nansouk. — Il se compose d'une pièce droite peu ample, dans laquelle on creuse les emmanchures; le haut est légèrement froncé sur un poignet orné de broderie.

N° 2 et 3. — Tablier à manches longues pour petite fille. — Il se fait en brillanté rayé; sur le long du devant on met un plissé d'étoffe.

N° 4 et 5. — Tablier en toile écrue pour petit garçon. — Le devant a la forme d'une blouse; le dos, qui boutonne au milieu, se termine par une sorte de jupe très peu froncée et dont la couture est cachée sous une large patte-ceinture boutonnée de chaque côté. Col rond et manches longues avec revers ornés de lacets en laine de couleur ou en coton blanc.

### FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N° 1, 2 et 3. — Veston en couil pour le costume de petit garçon représenté sur la deuxième figurine de la gravure coloriée. Le dos, d'une seule pièce, est large; le devant s'écarte en pan d'habit pour laisser voir le gilet; le haut est renversé en forme de revers et se complète par un collet rabattu.

N° 4 et 5. — Gilet pour accompagner le veston. — On le resserre par derrière avec une patte. La jupe qui complète ce costume est plissée régulièrement tout autour.

N° 6 à 9. — Costume de petite fille, figures 4 et 5 de la gravure coloriée. — Il se compose d'un long paletot, complété par un volant plissé à plis creux et posé en dessous, à une petite distance du bord. Le devant est orné de revers; le dos, qui est à plusieurs coutures, a un gros pli d'étoffe, rapporté au bas de la couture du milieu dans une échancrure.

N° 10 à 12. — Costume en toile, figure 4 de la gravure. — Il se compose d'une sorte de veste recroisée devant avec col et revers, et est complété par une jupe plissée, cousue régulièrement tout autour. Cette jupe a environ 2 mètres de large sur 20 centimètres de hauteur. Le dos de ce costume n'a qu'une seule couture dans le milieu; le devant tombe droit, sans pince. Les petits garçons portent aussi ce costume, mais jusqu'à l'âge de quatre ans seulement.

N° 13 à 16. — Patron du tablier en brillanté et à manches pour petite fille, figures 2 et 3 de la gravure noire. — Le devant, princesse, est garni de poches et d'un plissé posé au milieu le long du devant. Le dos est un peu large et froncé autour d'une pièce d'épaule boutonnée. Une ceinture d'étoffe se noue derrière assez bas. Un grand col garnit les épaules; les manches, à coude, sont terminées par des plissés d'étoffe.

N° 17 à 21. — Patron du tablier de petit garçon représenté sur la gravure noire. — Forme anglaise composé d'un devant fourreau ou princesse, garni de grandes poches; le dos est terminé par une jupe froncée ou plissée sous une large ceinture-patte, qui s'arrête de chaque côté à la couture du dessous de bras avec deux gros boutons. Collet garni de galons. Ce tablier se fait en toile bleue ou écrue.

N° 22. — Manche, servant pour l'un ou l'autre des deux tabliers.

N° 23. — Alphabet-corail au plumetis, pour nappes et serviettes.

N° 24. — Série de garnitures en broderie anglaise, avec entre-deux assortis.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons que ceux publiés dans le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.



## JOURNAL DES ENFANTS

## VOYAGES ET AVENTURES

DU CAPITAINE MAGNUS

AU

PAYS DES BÊTES

## XI

Le pays des perroquets. — Maître Guillaume. — Le Grand Kakatoès et sa cour. — Le Grand-Duc bâillait.

A ma vue, Guillaume eut un premier mouvement; celui de sauter sur ses armes, mais il s'arrêta subitement comme honteux de cet acte de méfiance et d'inhospitalité.

— Maître Guillaume, lui dis-je, permettez-moi de vous serrer la main!...

Depuis le lâche abandon commis par mes matelots, le genre humain était mort pour moi, et voilà que tout à coup, au moment où je m'y attendais le moins, il ressuscitait tout entier.

Notre surprise était si grande que nous demeurâmes tous deux immobiles, nous regardant en silence; mais nous fûmes bientôt rappelés à la réalité de notre situation par maître Jaco, qui se mit à crier à tue-tête :

— Vite! vite! Guillaume, à souper!...

A ces paroles, mon digne hôte se mit en quatre pour apprêter notre repas, et mettre au grand jour sa plus belle vaisselle, c'est-à-dire la moins ébréchée; puis, il alla aux provisions.

Il ne voulut rien épargner pour me donner une haute idée de ses talents culinaires. Non-seulement la truite était délicate, mais il fit encore une omelette succulente et un gâteau de riz qu'eût envié un cordon bleu parisien.

Alors Guillaume m'apprit qu'il était Breton, que son père était charpentier, que lui-même avait appris cet état, et qu'il était

parti pour Saint-Nazaire afin d'y travailler et de s'y perfectionner. Mais, arrivé dans cette ville, l'amour des voyages l'avait pris et, ayant trouvé un engagement avantageux, il s'était embarqué à bord d'un bâtiment en qualité de calfat.

En route, son bâtiment avait été attaqué par des pirates, qui avaient massacré une partie de l'équipage et fait l'autre prisonnière. Lui était parmi les prisonniers qui avaient été emmenés au delà des déserts de l'Afrique; puis il fut abandonné dans un pays inconnu, celui dans lequel nous nous trouvions, et dont, ainsi que moi, il ignorait même le nom.

Comme vous le voyez, l'histoire de Guillaume était bien simple.

Je lui demandai depuis combien d'années il habitait ce pays? — Il me répondit ne pouvoir le préciser positivement, vu l'absence de calendriers, mais il pensait pouvoir affirmer qu'il habitait cette même grotte depuis au moins vingt ans.

Je ne pouvais me lasser d'admirer cet homme, vivant depuis de si longues années à l'état sauvage.

La nuit commençait à envelopper la terre de son voile; notre ami Jaco s'envola en nous jetant un sonore bonsoir.

Il faisait grand jour quand je m'éveillai, et déjà Guillaume avait préparé le déjeuner.

Nous étions à table et nous faisions gaiement honneur au festin, quand j'aperçus maître Jaco qui venait à nous, en compagnie de deux autres magnifiques perroquets à riches aigrettes, et que je jugeai devoir être de hauts personnages. L'un était un *Ara-Macoo*, originaire du Brésil; son superbe plumage était rouge, jaune et bleu. L'autre, un *Ara-Bauna*, de l'Amérique





méridionale, et au plumage tout bleu. Ces deux fonctionnaires venaient en ambassadeurs, envoyés par le *Grand Kakatoès*, pour nous inviter à nous rendre à sa cour.

Nous nous mimes à la disposition des envoyés, qui nous guidèrent vers un endroit de la forêt où nous nous trouvâmes bientôt entourés d'une multitude de perroquets de toute espèce et de toutes couleurs.

Rien de plus gracieux que cette résidence, qui formait un immense bosquet, autour duquel étaient construits de coquets perchoirs, et au fond, comme une loge royale dans un théâtre, on distinguait le magnifique perchoir du roi Kakatoès, placé sous une sorte de dais formé de fleurs et de verdure.

À notre arrivée, toutes les conversations et les caquetages cessèrent et firent place au plus profond silence. Nous nous avançâmes, en nous découvrant majestueusement, jusqu'au pied du perchoir royal ; et alors Guillaume, prenant la parole en s'adressant au Grand Kakatoès, lui dit :

— Salut au roi des Perroquets, j'ai l'honneur de lui présenter le brave capitaine Magnus, qu'un triste événement a amené dans ces parages ; et j'ose espérer que Sa Majesté daignera lui faire un accueil aussi sympathique que celui qu'elle a bien voulu me faire, il y a déjà de longues années.

— Qu'il soit d'autant plus le bienvenu parmi nous, que je connais déjà sa belle conduite à son entrée dans nos États, en sauvant la vie à notre bien aimé Jaco. répondit le roi avec beaucoup d'amabilité. Que nos domaines soient les siens, et qu'il soit libre de les parcourir en tous sens et de les habiter aussi longtemps que bon lui semblera !

Je remarquai alors des perroquets vêtus de pourpre et d'or, agitant leurs ailes comme un manteau rouge, et balançant

leur grosse tête comme s'ils avaient une arête dans le cou. Je vis aussi des kakatoès plus blancs que la neige, soulevant leurs belles huppes couleur de soufre, échangeant, dans le feu de la discussion, des coups de bec, et brailant comme s'ils étaient au club. Puis une *Perruche-Soleil*, qui semblait s'être roulée dans des jaunes d'œufs.

Parmi les représentants des autres emplumés, je remarquai un *Corbeau albinos*, au plumage enfariné ; un *Geai du Japon*, se prélassant à côté de quelques *Diamants d'Australie*, oiseaux microscopiques ; puis une *Perruche à moustaches*, qui voltigeait autour de la *Perruche à bouton d'or*.

À quelques pas plus loin, j'admirai le *Merle à plastron*, qui a l'air d'un maître d'armes, et le *Martin doré*, resplendissant et solennel comme un suisse de grande maison ; puis encore le *Merle du Mexique*, aux reflets verts et à l'œil d'or.

Dans un coin, muette et pensive, j'aperçus la *Mésange-Religieuse*, oiseau qui porte comme un voile gris sur sa tête ; puis aussi, des *Bengalis* et des *Oiseaux-Mouches* qu'on eût mis dans un dé à coudre.

Et enfin, parmi les plus rares et les plus jolis, je vous citerai, mes enfants, les *Oiseaux de Paradis*, originaires de la *Nouvelle-Guinée*. Vous connaissez tous leurs belles plumes, mais vous n'en avez jamais vu de vivants, car ils sont extrêmement difficiles à capturer.

En voyant ces charmants oiseaux, je me rappelai la légende des Papous, qui croient encore que cet oiseau niche dans le ciel, et c'est pour cela qu'ils le désignent sous le nom d'*Oiseau du bon Dieu*.

Je puis dire que, dans ce coin de forêt, les cinq parties du monde sautillaient, voltigeaient et chantaient toutes à la fois. C'était un véritable charivari !

Que voulez-vous !... Il n'y avait pas de chef d'orchestre pour donner le ton... et



chaque oiseau parlait sa langue : ou chantait la chanson du pays natal !...

C'était la couleur qui m'éblouissait, c'était le plumage qui m'enchantait et non le ramage. Tout était couronnes blanches et colliers noirs ; aigrettes veloutées, huppées soyeuses, queues d'azur, ailes diaprées ; têtes rouges, vertes ou bleues ; robes de velours ou de soie ; collerettes frisées, toques jaunes ; cous violets et becs roses.

On eût dit une mosaïque, un arc-en-ciel mouvant.

Tout à coup survinrent quelques rayons de soleil, qui filtrèrent à travers l'épais feuillage, et aussitôt ce furent des milliers de têtes qui s'agitèrent, de pattes qui se trémoussèrent, d'ailes qui battirent et de becs qui s'ouvrirent. Tout frétila et scintilla ; tout cria, piaula, siffla, roucoula et chanta. C'était un éblouissement, c'était du vertige : — On eût dit des pierreries animées, des fleurs volantes.

J'étais resté en admiration devant ce tableau, et avais totalement oublié Guillaume.

Enfin, je revins à la réalité lorsque j'entendis celui-ci me dire :

— N'est-il pas vrai, capitaine, que vous avez là, devant les yeux, un spectacle que l'on ne voit pas souvent dans notre belle France ?

— C'est vrai, lui répondis-je ; et je ne puis m'empêcher de faire une comparaison, qui n'est pas en faveur de ces petits êtres que nous nous plaisons, chez nous, à emprisonner pour notre agrément particulier.

— Quelle est cette comparaison ?

— Je me dis que si, chez nous, l'oiseau a pour demeure une belle cage dorée, — s'il trouve sur le plancher de cette cage un sable fin soigneusement entretenu, — s'il trouve ses mangeoires toujours pleines des graines préférées, — s'il a une jolie petite baignoire où il se baigne dans une eau

limpide et fraîche, près de laquelle est accroché un os de *sèche* (sorte de mollusque de mer, dont on extrait la sépia) contre lequel le petit prisonnier aiguisé son bec ; — s'il y trouve même un petit miroir, sorte de trompe-l'œil destiné à lui rappeler le reflet azuré de l'étang ou de la rivière qu'il ne trouve pas dans sa riche prison à jour..... je pense que ceux que je vois ici sont beaucoup plus heureux, car ils ont la liberté.

— Vous avez grandement raison, capitaine, et mon opinion à moi c'est que si les cages sont faites pour les oiseaux..., les oiseaux ne sont pas faits pour les cages.

Après avoir félicité Guillaume de son humanité, nous allions prendre congé de tous ces illustres et charmants personnages, lorsqu'il me fit remarquer un magnifique oiseau de la grosseur d'un poulet. — Voici, me dit-il, le ministre du Grand Kakatoès : c'est le *Toucan-Toco*, originaire du Brésil, où il était anciennement adoré. — Sa vue, disait-on à cette époque lointaine, portait bonheur ! Sa plume était un talisman qui donnait la victoire et l'amitié ! — Aujourd'hui, au Brésil, on chasse l'oiseau sacré, on en fait même des galantines qui sont très-estimées et très-recherchées par les amateurs de Rio-Janeiro.

J'examinai attentivement le ministre Toucan-Toco, et voici exactement, mes enfants, le costume que représentait son superbe plumage : — une robe de velours noir ; une large cravate jaune pareille à quelque cordon de commandeur ; un long tablier de pourpre éblouissante ; des basques qui se découpaient comme celles d'un habit, avec une queue du plus beau rouge ; des yeux de créole cerclés de bleu, de vert ; des guêtres blanches et une auréole au front ; la démarche importante



d'un ministre qui se rend au conseil! — Joignez à cela je ne sais quelle grâce exotique et nonchalante; une tête spirituelle au regard oblique et fin et vous aurez l'oiseau le plus curieux, le plus étrange et le mieux mis des cinq parties du monde.

Cependant mon Toucan-Toco avait dans sa personne un défaut : c'était un nez prodigieux, tricolore et fantastique, dépassant en longueur les nez les plus célèbres ! Mais, pardon ! quand je dis un nez, je devrais dire un bec, puisqu'il s'agit d'un oiseau ! Ce bec s'ouvrait comme une paire de ciseaux et laissait voir son intérieur tout tendu de soie rose.

Je m'empressai de saluer ce grave et important personnage et de lui demander sa protection. Il me regarda attentivement et se contenta de me répondre avec gravité : — Soyez le bienvenu parmi nous ! Puis il continua majestueusement sa promenade.

Nous nous dirigeâmes alors vers un autre point, où je vis d'autres insulaires, tout aussi extraordinaires que les premiers : — C'étaient d'abord des *Grands-Ducs*, d'une grosseur et d'une beauté peu communes. — Ces oiseaux gigantesques habitent ordinairement les rochers de Madagascar. Leur parfaite immobilité ferait croire qu'ils sont empaillés ! De loin on dirait des vases de porcelaine blanche troués de deux yeux en cristal jaune.

Je m'approchai d'un de ces Grands-Ducs dont le bec, les pattes et le cou, disparaissaient sous un manteau de plumes éclatantes et soyeuses ; je ne vis que ses gros yeux ronds et fixes qui me regardaient, et lui adressai un compliment flatteur ! — Tout à coup, au beau milieu de ma harangue, l'œil se ferma et le bec s'entrouvrit lentement : le *Grand-Duc bâillait* !... Puis il leva une patte et jeta sa

tête de côté, comme s'il n'en voulait plus ; mon compliment l'agaçait.

Je quittai cet hôte maussade, et, plus loin, je vis défiler le *Hocco à barbillons*, la *Pintade à joues bleues* et la *Grande Pénélope*, au cri mélancolique et à l'œil rêveur, comme si elle attendait quelque ami ou parent des forêts vierges. Puis le *Goura couronné*, qui s'avancait au devant de nous la tête haute, la démarche autoritaire, agitant son beau panache et la patte en avant. — C'était aussi le *Foudi* de Madagascar, immobile, on eût dit une fleur des tropiques ; le *Parvare*, avec son aigrette bleue et sa robe ardoisée, et enfin une foule de *Perruches*, parmi lesquelles je distinguai la curieuse Perruche du *Pen-nant*, qui portait une tunique chinoise, et qui eut fort bien figuré sur une étagère entre deux magots. — Tous nous firent l'accueil le plus sympathique et nous souhaitèrent la bienvenue.

Mais l'heure du diner se faisant sentir, nous crûmes devoir reprendre le chemin de la grotte, tant pour préparer notre repas que pour recevoir les visites de maître Jaco, et de quelques curieux que la nouvelle de mon arrivée ne manquerait pas de nous attirer. — En effet, à peine étions-nous rentrés que Jaco nous arrivait, et avec lui une vingtaine de ses amis de tout plumage.

## XII

La légende du Grand Kakatoès à la recherche d'une reine. —  
Un coup de vent enlève ma casquette et ma fortune.

Après le départ de nos visiteurs, la conversation, étant tombée sur le Grand Kakatoès, Guillaume fit le plus grand éloge de ce roi, qui jouissait d'une très-grande popularité, popularité que lui valaient sa justice et sa bienveillance, pour le premier



comme pour le dernier de ses sujets. — De plus, il a un esprit chevaleresque qui a donné lieu à une légende accréditée dans le pays, et qui vous dépeindra le caractère de ce prince.

— Vous me ferez le plus grand plaisir de la raconter, répondis-je à mon hôte ; mais, en attendant, permettez-moi de vous demander pourquoi ces insulaires ont choisi de préférence un Perroquet pour roi, plutôt qu'un autre volatile beaucoup plus fort, plus majestueux et qui en imposerait beaucoup plus à ses sujets.

— A cela je ne saurais vous répondre, me dit Guillaume, mais je suppose que c'est grâce à sa grande facilité à manier la parole ! Car vous n'ignorez pas que le perroquet est né orateur, et que sa race est la plus bavarde de toute la gent emplumée. Il doit en être chez eux comme chez nous, où l'on voit chaque jour de beaux parleurs qui, partis du bas de l'échelle sociale, arrivent au faite des grandeurs.

Cette définition me parut assez concluante pour n'en pas demander davantage, et alors mon hôte commença à me narrer ainsi la :

*Légende du Grand Kakatoès à la recherche d'une reine.*

« Je dois d'abord vous dire que le roi Kakatoès n'entre pour rien dans mon opinion sur le bavardage des perroquets, et que je professe pour lui la plus grande estime ; estime qui est partagée par tous ses sujets emplumés. Il en est de même pour ses aïeux, dont la généalogie remonte aux temps les plus reculés.

« A quelle époque est-il monté sur le trône ? C'est ce que j'ignore. Tout ce que je puis vous dire à ce sujet, c'est qu'il était déjà roi lors de mon arrivée dans ce pays. Ceci dit, je commence la *Légende du Grand Kakatoès à la recherche d'une reine !.....*

« Quelque temps après son avènement au trône, le roi eut l'idée de doter ses sujets d'une reine ; mais, pour accomplir ce projet, il résolut, ne voulant pas suivre l'exemple des autres souverains, qui cherchent ordinairement une alliance parmi les plus nobles princesses, il résolut, dis-je, de voyager dans ses États et de choisir une compagne selon ses désirs, et n'importe dans quelle classe de la société elle serait née. En conséquence il fit publier sa volonté, qui se répandit dans tout son royaume ; puis il se mit en route.

« Or, un jour qu'ils s'étaient écartés de sa suite, il arriva près d'un village et, harassé de fatigue, il se percha sur un palmier et s'y endormit profondément. — Dans le village voisin vivaient trois sœurs, trois charmantes perruches : les deux aînées étaient d'une beauté sans égale, et leur vanité prouvait qu'elles n'ignoraient pas ce don de la nature ; mais si la troisième, la plus jeune, était loin de posséder la beauté de ses sœurs, elle avait en partage une qualité beaucoup plus précieuse : la modestie !

« Cette jeune perruche, loin d'être jalouse de la beauté de ses sœurs, se faisait un plaisir de la vanter, et de les embellir encore en les parant des fleurs les plus belles qu'elle allait cueillir dans les bois. C'est dans une de ces excursions qu'elle aperçut le roi Kakatoès, qui, comme je viens de vous le dire, s'était perché à l'ombre, mais qui, au moment où le vit la jeune perruche, avait sa tête en plein soleil et risquait fort d'être frappé d'insolation.

« A cette vue la petite perruche, qui ne connaissait pas le roi, mais qui avait bon cœur, fut prise de pitié ; elle coupa avec son bec de larges feuilles et en fit un abri au-dessus de la tête du dormeur ; et puis elle se percha sur une branche plus éloignée, afin de ne pas troubler son sommeil.



« En ce moment ses deux sœurs passaient, et, en voyant la bonne action de leur cadette, elles se moquèrent d'elle; mais la petite perruche se contenta pour toute réponse de leur sourire, heureuse qu'elle était d'avoir accompli son œuvre charitable. A son réveil, le Grand Kakatoès, apercevant le berceau qui l'abritait, chercha des yeux et vit la petite perruche qui, toute heureuse, lui souriait modestement; il s'envola et alla se percher près d'elle, puis il lui dit :

« C'est vous, mon enfant, qui avez pris soin de m'abriter pendant mon sommeil, croyez à ma reconnaissance !... Le roi n'eut pas le temps d'achever sa pensée, car en ce moment, toute sa suite, inquiète de sa disparition, arrivait à tire-d'ailes; aussi, se contenta-t-il de s'arracher une de ses plumes rouges et de l'offrir à la jeune perruche, en lui disant :

« Je vous prie de vous rendre demain matin sur la place du village voisin, au milieu de vos compagnes et de vos parents et amis, que j'ai l'intention d'y réunir. Ayez soin de vous parer de cette petite plume, hommage de la reconnaissance de votre ami, de votre roi !

« A ces mots, la petite perruche resta confondue d'étonnement, car elle ne pouvait croire à un pareil honneur ! une plume du roi, et une plume rouge surtout, étant la plus haute distinction que ce prince pût accorder à un de ses sujets. Quand elle voulut remercier le Grand Kakatoès, ce dernier était parti.

« Elle rentra toute pensive près de ses sœurs, mais elle se garda bien de leur montrer la belle plume du roi, dans la crainte de les humilier. Ce ne fut que le lendemain matin qu'elle s'en para, après avoir laissé partir les premières ses sœurs au rendez-vous du roi; et elle rentra chez elle, en songeant à son humble position.

« Déjà les perroquets, et surtout les perruches du voisinage, étaient réunis sur la place, et chacune de ces dernières, connaissant la volonté du roi d'épouser une de ses sujettes, avait fait assaut de coquetterie pour attirer les regards du prince; mais celui-ci, perché sur une branche élevée afin de dominer la foule, ne semblait nullement s'apercevoir de ces attentions. Enfin, il aperçut sa petite amie, qui, la plume rouge posée sur sa tête, s'était par modestie placée au dernier rang. Aussitôt il s'envola vers elle, et, l'amenant respectueusement au milieu de tous ses courtisans :

« Voici, dit-il de sa voix la plus forte, ma compagne bien aimée ! Voici celle qui partagera mon trône et régnera sur mes sujets, dont je l'espère, elle fera le bonheur !

Quelques instants après, un cortège formé de la cour du Grand Kakatoès et des principaux habitants du village, parmi lesquels Aïda voulut voir figurer ses sœurs, emmena la nouvelle reine dans sa capitale, c'est-à-dire dans le bosquet royal où le Grand Kakatoès vous a donné audience.

— Puis le mariage fut célébré avec grande pompe et au milieu de la joie générale, tant chacun était ravi de la bonté et de la modestie qui régnaient dans toute la personne de la nouvelle reine.

« Je dois constater ici, que contrairement à ce qui se passe dans tous les pays, la reine Aïda est la moins bavarde de toutes ses sujettes et qu'elle possède un grand talent : celui de savoir écouter.

Le lendemain matin Jaco vint nous chercher avec le même cérémonial que la veille.

A notre arrivée, nous vîmes le roi qui nous attendait. Nous entrâmes dans un délicieux bosquet, ombreux et orné de fleurs rares et odoriférantes, au fond duquel je



vis un superbe perchoir sur lequel se tenait Sa Majesté Aïda.

Je n'oublierai jamais cette gracieuse per-ruche, du genre *Perruche-Soleil*, d'une magnifique couleur d'or. Son air bienveillant me frappa surtout, car il contrastait singulièrement avec celui d'un *Paon* qui se tenait debout au pied du perchoir royal, faisant la roue, disparaissant dans sa queue éblouissante et s'abimant dans son orgueil, comme un ancien garde du corps au fond de sa cuirasse dorée.

L'entourage de la reine se ressentait de son caractère réservé : — Ainsi je remarquai une *Cigogne* africaine, qui se promenait gravement comme si elle avait la surveillance du palais fleuri d'Aïda. — Plus loin, un *Héron chauve* inclinait son long bec et arpentait le bosquet en rêvant ; il portait une fraise blanche comme un seigneur du temps d'Henri III, et songeait peut-être au fleuve des Amazones ou aux rives du Mississipi, habitées autrefois par ses ancêtres, car lui aussi était un exilé. — Plus loin, une *Corneille de Roche*, défiante et jalouse, amie des retraites profondes et cachées ; sa plume était d'ébène, son bec de corail ; son œil, aux reflets changeants et doux, reluisait comme une escarboucle. — Près d'elle, comme contraste, un *Choucar*, hâbleur et joyeux, parlait, sifflait et chantait tout à la fois ; il me semblait jouer le rôle d'un bouffon à la cour de nos anciens rois. — Mais le plus grave des personnages de la cour d'Aïda était sans contredit un *Flammant* d'Egypte, vivant hiéroglyphe, oiseau sacré d'Osiris et de Bélus. — Ses ancêtres vécurent sous les Pharaons ; ils perchaient sur les palais de Sésostris et ils hantaient les jardins de Cléopâtre. Immobile et muet, il y avait, chez ce vénérable personnage, de l'obélisque et du sphinx. Il ne marchait pas, il posait comme une statue d'agate ; il ne

criait pas, il sommeillait ; il rêvait sans doute des bords du Nil et des minarets blancs, des palais de Thèbes aux cent portes et des lointains rivages de la mer Rouge franchie par les Hébreux. Son œil avait l'éclat des topazes ; son long cou ondulait, se repliait, s'entrelaçait et formait un zigzag aussi distinct qu'étrange ; son bec rose avait la forme d'un croissant renversé ; ses ailes étaient roses et blanches. — Ses ancêtres furent déifiés ! lui, n'était plus qu'un oiseau et son temple un bosquet fleuri. N'en était-il pas plus heureux ?

La réception de la reine fut affable, simple et courte ; ce n'était du reste qu'une visite de politesse. Sa Majesté semblait heureuse de nous voir et surtout heureuse du bonheur du roi, qui nous accablait de caresses et de démonstrations bienveillantes.

En quittant le bosquet de la reine, j'éprouvai un indicible plaisir en voyant trotter, au milieu de milliers d'oiseaux d'une petitesse et d'un éclat merveilleux, des oiseaux qui me rappelèrent mon pays, ma chère France. Ces oiseaux amis, c'étaient des *Alouettes*, des *Roitelets*, des *Bergeronnettes*, des *Rouges-Gorges*, des *Rossignols* et mêmes des *Pierrots* ; oui, de simples et vulgaires *Pierrots* ! A la vue de ce moineau vraiment français, rusé, goguenard et narquois, mauvaise tête et bon cœur, je me crus un instant transporté sur les bords de la Seine.

Si l'oiseau des tropiques se distingue par l'éclat de sa parure, lui ce pauvre petit *Pierrot*, possède simplement une tête sans aigrette, sans toque et sans couronne ; il n'a même pas de cravate au cou, comme la mésange et le gai pinson. Il ne porte ni colliers ni décorations et il n'a qu'un simple habit brun foncé, comme le plus vulgaire bourgeois... Mais que d'esprit et de bonté !...



Quand l'hiver est venu, quand l'Hirondelle est partie et que le Rossignol ne chante plus, jetez, mes enfants, vos regards au dehors. Au milieu de la solitude et du silence, vous apercevrez, toujours alerte, toujours gai, le Pierrot fidèle qui trotte bravement sur le toit couvert de neige. On dirait un joyeux convive se promenant sur la nappe blanche du festin. S'il aperçoit votre silhouette, il prend son vol pour venir s'abattre sur la fenêtre et, de son petit bec, frappant aux vitres, il dit :

— Pour l'amour de Dieu, ouvrez-moi!...

Puis, il entre sans gêne et sans peur, s'approche du foyer, et, ranimé par la chaleur, il accompagne le chant du grillon de son pépiement amical et familier.

Voilà, mes chers enfants, les réflexions que je me faisais, à des milliers de lieues de mon pays, et je vous assure qu'en ce moment-là, j'aurais volontiers donné tous les *Diamants de l'Australie* et toutes les *Perruches d'Afrique* pour ce simple petit Pierrot.

AUGUSTE WARÉE.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LA JOIE DE LA MAISON

(*Suite.*)

Le fermier, qui ignorait la présence de madame de Bernay, entra en ce moment; il s'arrêta tout surpris devant l'attitude des deux femmes.

La fermière, sans lui laisser le temps d'articuler une parole, courut se jeter dans ses bras.

— Qu'y a-t-il donc? demanda son mari visiblement inquiet.

Madame de Bernay, qui s'était immé-

diatement levée, dit en s'adressant à la fermière : — Je vous en supplie, ne vous déssolez pas ainsi.

— Veuillez, je vous en prie, madame, m'apprendre ce qui a mis ma pauvre femme dans un pareil état, dit le fermier.

— Elle vous contera tout cela elle-même. Je vais pendant ce temps faire quelques pas dans la cour de la ferme, répondit madame de Bernay.

— Voyons, reprit le fermier dès qu'il se trouva seul avec sa femme, quel malheur nous est-il donc arrivé?

— Un malheur que nous n'avons jamais prévu... et auquel cependant nous aurions dû nous attendre.

— Mais de quel malheur veux-tu parler?

— Eh bien, c'est cette dame....

— Eh bien quoi? que peut-elle te vouloir?

— Elle est venue pour nous enlever Marinette. Comprends-tu maintenant?

— Nous enlever Marinette! s'écria à son tour le fermier devenu subitement très-pâle. Mais sous quel prétexte?

— Sous le prétexte qu'elle est sa grand'tante.

— Sa grand'tante... répéta le fermier.

Sa femme, qui avait complètement recouvert la parole lui raconta alors la scène qui venait d'avoir lieu.

— Nous reprendre Marinette!... Que vont donc devenir Marie et Jules?

— Pauvres enfants... dit la fermière... ils étaient si heureux tous trois.

Son mari ajouta :

— Quel vide cela va faire autour de nous! Et moi qui m'étais dit : « Je travaillerai un peu plus fort pour lui faire une dot, comme aux autres... Une enfant si gentille, si bonne, et qui nous aimait tous si franchement. Je n'avais qu'un chagrin : c'était de penser qu'il faudrait un jour lui avouer que nous n'étions que ses parents



adoptifs. — Il y a des choses bien dures dans la vie, mais il faut savoir les supporter. D'ailleurs on ne saurait vouloir l'impossible, car, à la place de cette dame, moi aussi je réclamerais ma nièce... Et dire qu'on va même lui ôter le nom que nous lui avions donné.

— Elle va se nommer Julie Verdière pour tout le monde, ajouta la fermière.

— Oh ! jamais pour nous, répliqua vivement son mari.

Madame de Bernay, jugeant que le fermier devait être au courant de la situation, reparut de nouveau dans la chambre, après avoir préalablement frappé à la porte.

Le fermier fit quelques pas au devant d'elle.

— Ma femme, dit-il avec tristesse, vient de m'apprendre le malheur qui nous frappe.

— Vous exagérez, monsieur, car je vous suis trop reconnaissante de l'immense service que vous avez rendu à ma petite-nièce pour vous priver jamais du plaisir de la voir, pour vous en séparer plus qu'il n'est nécessaire. Je regarderais comme une mauvaise action d'agir autrement, et de confisquer à mon profit l'enfant que je n'aurais jamais connue sans votre généreux dévouement.

— Je vous en remercie bien, madame, et j'espère que Marinette ne nous oubliera pas non plus et qu'en vous aimant comme elle le doit, elle ne cessera pas d'avoir pour nous un peu de l'affection qu'elle nous a toujours témoignée...

Et maintenant, emmenez-la, madame, ajouta-t-il en faisant un pénible effort. Ma femme va lui faire à la hâte un paquet de ses hardes ; elle en aura besoin en attendant qu'elle en ait d'autres qui soient plus conformes à sa nouvelle position.

— Non, pas tout de suite, que madame Roger prenne son temps... Et puisque c'est

demain jeudi, jour de congé pour les enfants, je viendrai les chercher tous en voiture, afin qu'en la reconduisant à sa nouvelle demeure, ils en apprennent plus facilement le chemin... Cela rendra toujours leur séparation moins pénible, — séparation dont nous ne les instruirons qu'au dernier moment.

— Ah ! madame, que vous êtes bonne ! s'écria la fermière.

— Vous voudrez bien les accompagner, je l'espère, et nous passerons tous cette première journée ensemble.

### III

Madame de Bernay retourna ce soir-là, non pas à la petite maison qu'elle habitait depuis quelque temps au village, mais bien au château de la Roche, où elle avait à donner des ordres pour la fête qu'elle voulait organiser en l'honneur de Marinette.

Le lendemain matin, à neuf heures, elle arrivait à la ferme des Champeaux, dans un très-joli break où dix personnes eussent tenu à l'aise.

Marie, Marinette et Jules, à qui on avait simplement annoncé une promenade en voiture au château, attendaient qu'on vint les prendre.

Le fermier et sa femme achevaient de donner des ordres pour la journée aux ouvriers de la ferme.

Ils étaient beaucoup plus calmes que la veille, et l'on s'apercevait tout de suite que la nuit avait apporté un certain apaisement dans leur cœur et leur esprit.

Sur l'invitation de madame de Bernay les enfants montèrent les premiers dans le break, les fermiers y prirent place ensuite ainsi que l'heureuse tante de Marinette, qui donna aussitôt l'ordre du départ.

La route était bordée de petits bois, distants les uns des autres, comme pour



ne pas masquer tout à fait la plaine qui s'étendait à perte de vue.

On se trouvait aux plus beaux jours de l'été, et le ciel était si riant qu'on en ressentait un bien-être inexprimable. Les enfants, ravis, ne pouvaient tenir en place : c'étaient de continuel élan, des soubresauts, et enfin des cris et un bavardage incessant.

Madame de Bernay ne pouvait détourner ses yeux de Marinette.

— Maman ! s'écriait celle-ci en s'adressant à la fermière, regarde donc les jolis papillons blancs !

— Et ce grand arbre... il est plus grand que deux maisons ! disait le petit Jules.

— Regarde donc tous ces petits manœuvres de blé (c'est le nom qu'on donne aux moineaux à la campagne), il y en a au moins cinq cents dans les seigles qui sont là-bas.

— Maman ! reprenait à son tour Marinette, que le ciel est d'un beau bleu !... je voudrais avoir une robe de cette couleur-là !

— Moi aussi, ajoutait Marie ; ce serait très-joli pour aller à la fête.

— Moi, reprit Jules, je voudrais avoir un grand fusil et de grandes bottes pour aller à la chasse comme papa ; je rapporterais beaucoup d'oiseaux et j'en ferais une grande fricassée.

— Oui, plein un chaudron, dit en riant la fermière.

— C'est ça, et j'en mangerais tant que je pourrais !

— Tu mangerais tout alors, fit observer son père.

— Oh ! non, je t'en donnerais, et à maman, et puis à Marie, et puis à Marinette, et puis à Minette.

— Et puis au boudet, et puis à Cocotte, et puis aux vaches et aux vachettes, dit Marinette en éclatant de rire.

— Oui... j'en donnerais à tout le monde.

De forts aboiements retentirent tout à coup derrière la voiture.

— On dirait la voix de Sultan ! s'écria Marinette.

C'était en effet Sultan qui, vexé de voir qu'on était parti sans lui, avait rompu sa chaîne pour venir se rappeler au souvenir de ses petits maîtres.

— Eh bien, Sultan ! qu'est-ce que cela signifie ? lui dit sévèrement le fermier.

Sultan baissa l'oreille et cessa d'aboyer.

— Oh ! papa, ne le gronde pas, dit Marie.

— Oh ! non... ajouta Marinette, il est si gentil, si complaisant ! il aura cru qu'on pouvait avoir besoin de lui et il est accouru... N'est-ce pas, madame, que vous voulez bien que Sultan vienne avec nous ?

— Avec le plus grand plaisir, ma chère enfant.

— D'abord, il n'aura pas besoin de monter dans la voiture, il courra derrière ; comme cela, il ne gênera personne.

Sultan, qui avait écouté cette conversation avec une grande humilité, jeta à son maître un regard suppliant pour obtenir la ratification de ce qui venait d'être dit.

— Suis-nous donc, puisque madame le permet, lui dit le fermier.

Le chien eut alors une explosion de joie, et il se mit à gambader, à frétiller de la queue et à aboyer autour de la voiture.

Cinq minutes plus tard, le breack tournait à droite pour s'engager dans une belle avenue de vieux ormes conduisant directement au château de la Roche, qui n'était guère plus qu'à deux cents mètres.

Cette avenue était si grandiose, si imposante, que les enfants, familiarisés seulement avec les côtés vulgaires de la campagne, en poussèrent de grands cris de surprise.

— Vous n'aviez pas encore voyagé dans de pareils chemins, ma chère Marinette, dit



madame de Bernay en attirant la petite fille à elle pour la baiser au front.

— Non, Madame, il n'y en a pas de pareils dans les environs de la ferme, il n'y a que des champs, et puis des arbres... mais pas grands du tout. N'est-ce pas, Marie ?

— C'est vrai !... ceux-là sont très-beaux ! ils forment comme une grande voûte d'église... Par exemple, ils n'ont pas de fruits : ni pommes, ni prunes, ni cerises.

— Et vous aimez beaucoup les fruits ? demanda madame de Bernay.

— Beaucoup ! dit naïvement Marie.

— Et moi aussi, dit vivement Jules qui, en fait de gourmandise, ne cédait sa place à personne.

— Il suffit ! je vous en montrerai de très-beaux tout à l'heure.

On se trouvait en ce moment devant la grille du château.

— Nous voici arrivés, dit madame de Bernay.

Le fermier, sa femme et les trois enfants regardaient la splendide demeure dans un muet ébahissement ! Il était évident que ni les uns ni les autres ne s'attendaient à être reçus dans un pareil endroit.

— Est-ce que c'est le château d'une fée ? demanda Marinette, qui avait lu le conte de *la Belle-au-Bois-Dormant*.

— Précisément, dit en riant madame de Bernay.

— Et nous allons la voir ! dit Marie.

— A moins qu'elle ne soit sortie pour aller à ses affaires.

— Moi, je voudrais bien la voir.

— Moi aussi.

— Ce serait sans doute pour lui demander quelque chose ?

— Oui, Madame, je lui demanderais de me donner une poupée grande comme moi, et qui serait habillée comme une princesse, répondit Marie.

— Et vous, Marinette ?

— Moi, je lui demanderais de me prêter sa baguette pour faire tout ce que je voudrais pendant quinze jours.

— Vous la lui rendriez ensuite, n'est-ce pas ?

— Certainement, dit Marinette.

— Très-bien, mon enfant ; car il faut être honnête avec tout le monde.

— Moi, reprit le petit Jules, qui n'attendait pas qu'on l'interrogeât, je demanderais à la fée d'être tout de suite grand comme papa, pour aller travailler aux champs avec lui.

— C'est bien de former un pareil désir, mon petit Jules ; c'est le fait d'un bon garçon de penser à venir en aide à son père.

— Oh ! ce sera un homme pour tout de bon, dit la fermière.

Le break venait de s'arrêter devant une large étendue de marches qui aboutissaient à un vaste péristyle.

Chacun sauta lestement à terre.

— Entrez ! mais entrez donc ! s'écria madame de Bernay, en voyant que ses invités hésitaient à en franchir le seuil. Puis elle ajouta, en poussant les trois enfants devant elle : — Faites à votre guise, allez ! montez ! visitez tout ! Et, si par hasard vous rencontrez la fée, faites-lui votre plus belle révérence.

Les enfants, naturellement curieux, profitèrent aussitôt de l'invitation qu'on venait de leur faire.

Le château pouvait remonter à deux siècles au moins. Son vaste escalier conduisait à de grands appartements, encore garnis des objets qui avaient servi à leur premier ameublement.

Le père de Marie et de Jules, ainsi que sa femme, n'avaient guère fréquenté que des intérieurs de ferme, et la vue de ce grand luxe dont ils n'avaient aucune idée,



de ces pièces aussi élégantes que spacieuses, leur causait une profonde surprise.

— Voilà de bien grandes chambres, et je crois pouvoir affirmer qu'on y logerait un troupeau de moutons, dit le fermier ; — mais, où sont donc les enfants ?

Madame de Bernay sourit ;

— Ils font si peu de bruit qu'on les croirait absents, mais venez tout doucement par ici et vous allez les voir.

Et l'excellente femme poussa une porte restée entre-bâillée. Les trois enfants étaient là, silencieux à force d'admiration ! Leur hôtesse avait, depuis la veille, fait télégraphier à Paris pour qu'on lui envoyât, en grande vitesse, deux caisses remplies de joujoux et d'albums ornés de belles images noires et coloriées. Elle les avait aussitôt disposés artistement sur une grande table, comme pour une exposition publique.

De nombreuses chaises étaient installées autour pour qu'on pût les admirer sans trop de fatigue. Les enfants n'avaient eu garde de s'asseoir et ils s'avançaient pas à pas, le regard fasciné, comme s'ils avaient été devant une gracieuse apparition et qu'ils eussent craint de la voir s'évanouir. L'entrée de leurs parents rompit le charme.

— Tiens ! s'écria madame de Bernay, la fée vous a entendus, et elle a exaucé tous vos désirs, à ce qu'il paraît.

— Oh ! les jolis joujoux ! nous n'en n'avons jamais vu de pareils, dit Marinette.

— Jamais ! ajouta Marie.

— Pour ça, non, dit le petit Jules.

— Eh ! j'espère que vous n'allez pas les laisser là, immobiles à leur place.

Les enfants se regardèrent indécis, comme s'ils se refusaient à croire à tant de bonheur.

— Et d'abord, poursuivit madame de Bernay, voilà la grande poupée vêtue en princesse que vous désiriez tout à l'heure.

— Elle est bien belle, dit Marinette les yeux remplis d'admiration.

— Mais prenez-la donc, ma chère Marie.

— Et vous, Jules, voilà justement le costume de chasseur avec les grandes bottes que vous demandiez... Voyons, avancez la main tous les deux et prenez ce qu'on a apporté pour vous.

Le frère et la sœur, qui n'auraient jamais osé prétendre à de si belles choses, se décidèrent cependant à en prendre possession, mais ce fut avec une sorte de respect dont ils ne pouvaient se défendre.

— Et vous, ma petite Marinette, vous ne choisissez rien dans tout cela ? Il est vrai que la baguette de fée qu'il vous eût plu d'avoir n'en fait pas partie ; ce sera sans doute pour un autre jour. En attendant voici une très-jolie boîte à ouvrage pourvue de tout ce qui est nécessaire pour coudre, broder et faire de la tapisserie.

— Je vous en remercie bien, madame, mais elle est si belle que je ne m'en servirai que les dimanches.

— Nous verrons cela ! Pour le moment, nous allons voir si la fée s'est occupée de notre déjeuner.

— Madame est servie, vint annoncer un domestique à veste bleue boutonnée jusqu'au menton, tenant à la main une casquette galonnée d'or.

Le fermier et la fermière se regardèrent comme des gens tout à fait dépaysés.

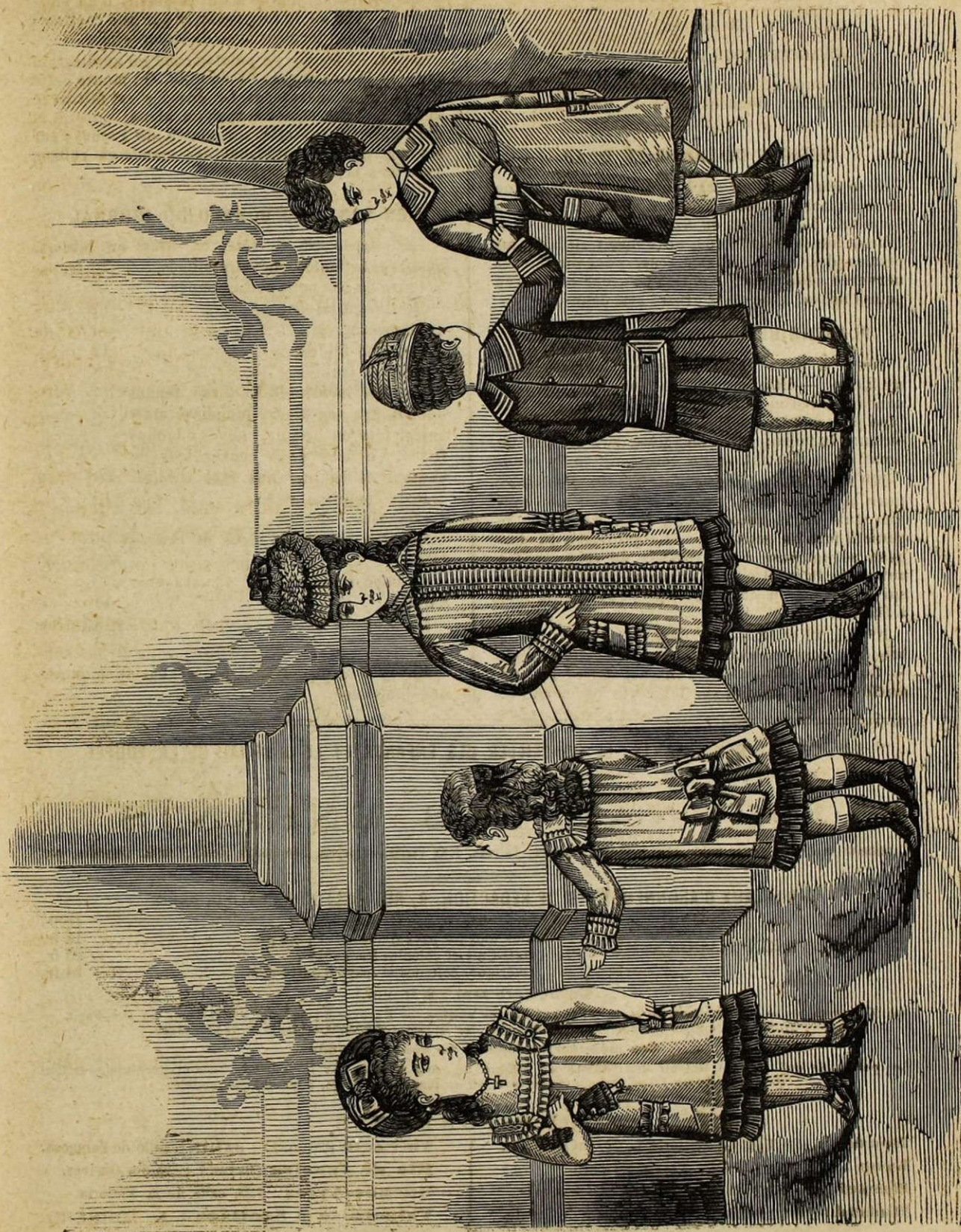
Les enfants seuls, occupés de leurs jouets, n'y firent qu'une médiocre attention.

— Eh bien, allons déjeuner, dit gaiement madame de Bernay.

GEORGES FATH

(La suite au prochain numéro.)







FEUILLE DE DÉCOUPAGE

(3<sup>e</sup> Planche.)

VOYAGEURS POUR LE TRAIN DE PLAISIR

On découpe et on colle ces personnages d'après les indications données dans le précédent numéro.

DESSOUS DE LAMPE EN DRAP

Il se compose d'un rond en drap, entouré d'une série de marguerites découpées dans du drap-velours tout blanc; puis on fixe ces marguerites autour du dessous de lampe, en lançant au bord des pétales des brins de soie rose, pour imiter les nervures de la fleur; le milieu ou cœur est fait en points noués, avec de la grosse soie jaune.

PLANCHE BLEUE (*Patrons pour poupées.*)

N<sup>os</sup> 1 à 8. — Robe anglaise pour les bébés n<sup>os</sup> 2 et 4. — Elle se compose d'un fourreau descendant environ à mi-corps et terminé par une jupe plissée à très-petits plis; une écharpe plissée entoure la taille; et se complète derrière par un nœud en étoffe; autour du cou, petit collet rond.

N<sup>os</sup> 9 et 10. — Forme de chapeau *Petit-Duc*, pour la poupée n<sup>o</sup> 4. On fait cette forme en carton, puis on la recouvre de soie. Autour de la passe il faut un petit laitou. La garniture du chapeau se compose d'une torsade de ruban posée autour de la calotte avec un nœud avec fleurettes sur le devant du chapeau, dont la passe est tout à fait relevée.

N<sup>os</sup> 11, 12 et 13. — Sac de voyage, soutaché ou brodé au point de chaînette, pour la poupée n<sup>o</sup> 4. — On le fait soit en toile, en cachemire, drap ou étoffe un peu solide; sur les côtés on coud des

petits soufflets; puis le haut se garnit d'un morceau de laine ou de soie resserré par une coulisse; les anses sont formées avec de la cordelière.

N<sup>o</sup> 14. — Dessus de pelote brodé en application avec de la mousseline et du tulle. On monte cette pelote ronde ou carrée. Le dessous est fait avec de la soie ou satinette rose ou bleue, puis on la garnit d'une dentelle surmontée de ruches; sur les quatre coins se placent des nœuds en rubans assortis à la ruche.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N <sup>o</sup> 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds . . .	20 fr. »»
Paire de bas pour cette poupée. . .	» 75
Bottines à talons. . . . .	2 »»
Chapeau. . . . .	4 »»
Costume fillette . . . . .	12 »»
Robe à traîne. . . . .	18 »»
Le bébé incassable N <sup>o</sup> 2, se tenant debout sur ses pieds, membres articulés, tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur et coûte, sans être habillé. 30	»»
Robe pour ce bébé. . . . .	10 »»
Chapeau. . . . .	6 »»
Souliers blancs ou bleus et chaussettes. . . . .	2 50
Le bébé incassable N <sup>o</sup> 4, sans être habillé. . . . .	40 »»
Le bébé du bébé. . . . .	8 »»

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie . . . . .	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte . . . . .	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises . . . . .	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer . . . . .	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

**London :** ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.  
**Lyon :** M<sup>me</sup> PHILIPPE, 29, rue Gasparin.  
**Marseille :** BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.  
**Madrid :** BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

**Valencia (ESPAGNE) :** JANINI, calle de Zaragoza.  
**Rio de Janeiro (BRÉSIL) :** rua dos Ourives.  
**Buenos-Ayres :** 135, calle de la Victoria.  
**Valparaiso et Santiago :** L. TORNERO